

Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Band: 18 (1984-1987)
Heft: 1

Buchbesprechung: Chronique bibliographique pour 1984

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE POUR 1984

Histoire générale

Généralités. — Selon une habitude désormais bien assise, chaque année paraît un nouveau volume de l'**Encyclopédie de Genève**. Le tome 3 paru en 1984 est consacré à **La vie des affaires** (Genève, 1984, 274 p.). Marian Stepczynski, sous la direction de qui l'ouvrage a été réalisé, en a également rédigé l'introduction. Il ne saurait être question, on le comprendra sans doute, d'énoncer seulement les trente et un chapitres dont ce volume se compose, et nous nous bornerons donc à dire que l'on y trouvera non seulement l'historique, mais encore la description actuelle, de tous les domaines du commerce, de la banque (ce chapitre est le plus important), des activités de conseil et d'assurance, du marché immobilier et enfin des transports et communications. Les noms de Daniel Barbey, Jean-François Bergier, Pierre Borgognon, Armand Brulhart, René de Buren, Bernard Delaloye, Gilbert Eggimann, Robert Iselin, Jean de Senarclens, Marian Stepczynski, Jean-Daniel Vermeil et Jacques Werner sont pour le lecteur la garantie d'une information sûre et pertinente. Une excellente illustration allège d'heureuse façon ce qu'un tel recueil pourrait avoir de naturellement austère.

Regrettant de ne pouvoir trouver dans les bibliothèques une petite histoire naturelle du Léman, Paul Schauenberg, naturaliste de réputation internationale, a décidé tout simplement de l'écrire lui-même. Ce qui nous vaut, sous le titre: **Le Léman vivant** (Genève, 1984, 223 p.), un ouvrage captivant, «destiné à toutes les personnes de sept à quatre-vingt-dix-neuf ans qui éprouvent la saine curiosité d'apprendre à connaître» le lac en question, où le lecteur non seulement profane, mais même averti, et quelle que soit sa spécialité, trouvera des quantités de renseignements du plus haut intérêt. Une telle œuvre ne se résume pas, englobant aussi bien l'histoire géologique que la description de la flore et la faune du «plus grand lac d'Europe» (compte tenu du fait que le lac Balaton, d'une superficie plus grande, n'est profond que de 6 à 7 mètres au maximum). L'auteur, sur un ton enjoué qui n'enlève rien au sérieux de son propos, ne se borne pas à des constats, il envisage le Léman comme un corps vivant dont on peut non seulement mesurer l'évolution, mais encore prévoir — espérer même? — l'avenir. Si l'on ajoute que ce volume est enrichi de photographies qui sont autant de merveilles, œuvres de M^{me} A. Studer et de J. Gilliéron, on espère en avoir assez dit pour faire entendre qu'il s'agit là d'un livre capital et qui doit faire date.

Sous le titre un brin surprenant **Les origines de l'homme et de Genève, de 5,5 millions d'années avant notre ère à la Réforme en 1536. Chronologie commentée**, Paul Fehlmann a cédé à une ambition dont cet énoncé rend compte assez exactement. (Rassurons d'abord le lecteur: les 5,45 premiers millions d'années tiennent en deux pages, si l'on fait abstraction de certaines annexes comme les tables des glaciations ou la liste des blocs erratiques des glaciers du Rhône et de l'Aar.) A défaut de renouveler l'histoire, il entend du moins la révéler au grand public, par le moyen d'une somme de données de toute nature jusqu'ici éparses entre un nombre infini de publications. C'est dire qu'il s'agit d'une immense compilation qu'on pourrait dire exhaustive, résultat d'un labeur acharné étendu sur de nombreuses années, et ordonnée chronologiquement. Nous ne connaissons pas d'autre ouvrage aisément accessible à chacun où l'on puisse trouver de façon aussi pratique le déroulement de l'histoire de Genève conjointe à la liste de ses évêques parallèlement à celles des empereurs romains, des rois burgondes et francs, des titulaires du Saint Empire, des papes, des rois de Provence et de France, ainsi que la généalogie des divers dynastes voisins, dont les comtes de Genève, les sires de Faucigny, les comtes puis ducs de Savoie. Un nombre considérable de monnaies et de sceaux remarquablement reproduits, des armoiries en couleurs et d'autres documents encore accompagnent les dessins exécutés par Elzingre et repris de l'*Histoire de Genève en bandes dessinées* de Pierre Bertrand éditée en 1960 et 1975. Cette abondante iconographie ne constitue pas l'un des moindres mérites de ce livre, et s'étend d'ailleurs bien au-delà de 1536, puisque par exemple elle embrasse les fortifications successives de la cité, dont les dernières, construites au XVIII^e siècle, n'ont été détruites qu'à partir de 1849.

Nous ne pouvons mentionner en détail tout ce que contient cette œuvre, que certains trouveront peut-être même touffue à force de minutie. Il nous faut cependant convenir aussi qu'elle présente quelques défauts. On relève notamment, dans cette masse considérable de renseignements, quelques erreurs, parfois vénielles, mais parfois aussi plus graves, et même une ou deux vraiment énormes. C'est sans doute la rançon fatale d'un travail aussi gigantesque, et elle devrait opportunément nous rappeler à une due prudence (Genève, 1984, XVI-205 p.).

Institutions. — Cinquième des ouvrages dus à la Fondation des Clefs de Saint-Pierre, mais au moins deux fois plus ample qu'aucun de ses prédécesseurs, la **Musique à Saint-Pierre** (Genève, 1984, 279 p.) réunit dix études dont on regrette profondément de ne pouvoir guère rendre compte autrement qu'en en citant simplement les auteurs et les titres. Les cinq premières évoquent la musique vocale, plus précisément le chant d'Eglise. Ainsi Marie-Thérèse Bouquet-Boyer traite d'abord de **La musique dans le culte catholique romain au temps des évêques 1418-1535** (p. 5-23) et rassemble sur ce sujet peu connu beaucoup d'informations dont une bonne partie a été fournie par des sources étrangères. Personne ne s'étonnera que l'on ait chargé Pierre Pidoux de parler, avec une particulière pertinence, de **La Genève des**

psaumes et les psaumes de Genève 1536-1562 (p. 24-60); tout naturellement, Pierre Alain Friedli devait ensuite tracer **Les destinées du psautier huguenot au psautier romand** (p. 61-82), en trois étapes; soit de 1562 à 1705, de 1705 à 1866, enfin de 1866 à 1976. Après quoi il ne restait plus à André Bardet qu'à montrer la genèse et les caractéristiques du **Recueil de 1976** (p. 83-98). Quant à Olivier Labarthe, il ne se borne pas à donner la liste des **Chantres du temple de Saint-Pierre** (p. 99-124), mais en retrace la carrière. Si certains de ces 38 chantres n'ont «duré» que trois ou quatre ans, d'autres sont restés en charge près d'un demi-siècle. François Delor raconte l'histoire des **Anciennes orgues de Saint-Pierre** (p. 125-175), c'est-à-dire de l'orgue Scherrer de 1757, plusieurs fois modifié et restauré jusqu'en 1865, l'orgue Merklin-Schütz qui ne durera que de 1866 à 1907, et celui de Tschanun de 1907, remplacé soixante ans plus tard. Ce chapitre contient aussi la liste des organistes de 1757 à nos jours. Quant à Paul-Louis Siron, il décrit en technicien **Les orgues de 1965** (p. 175-196). Le temple de Saint-Pierre a accueilli aussi, dès la fin du XVIII^e siècle, des manifestations musicales qui n'étaient plus des éléments du culte. Jean-Daniel Candaux, surmontant toutes les difficultés inhérentes à une telle recherche, a rassemblé dans ce chapitre tout ce qu'il a pu retrouver sur **Les concerts à Saint-Pierre** (p. 197-251). Quant au **Carillon**, constitué d'abord de timbres de 1769 à 1930, puis de cloches dès 1931, Pierre Segond en parle en connaisseur (p. 252-257). Et pour terminer, il appartenait à Jean-Etienne Genequand d'inventorier **Les cloches** (p. 258-277) où elles subsistent aujourd'hui au nombre de huit.

Si notre Bibliothèque publique et universitaire ne possède sans doute pas, ni en nombre ni en qualité, de reliures qui puissent se comparer avec celles des très grandes bibliothèques étrangères, certaines n'en valent pas moins la peine d'être exposées (ainsi que cela s'est fait durant l'été 1984), et d'être décrites. Marie-Claude Loup (**Du XV^e au XX^e siècle: belles reliures de la Bibliothèque publique et universitaire** dans *Musées de Genève*, n° 247, juillet-août 1984) nous rend aussi attentifs au fait, généralement peu connu, que c'est à partir du début de ce siècle seulement que l'on s'est avisé de confectionner à chaque livre une reliure appropriée, par sa couleur et ses motifs, à l'esprit de l'ouvrage considéré. Jusqu'alors, les œuvres les plus diverses pouvaient se voir revêtues d'un habit à peu près uniforme, suivant les seules fluctuations de la mode, qui nous permettent de discerner du moins, par l'examen de la matière, des ornements, du procédé de confection, à quelle époque telle reliure a été créée.

Au Musée Rath, puis à Dijon, ont été exposés quelque 200 dessins d'artistes genevois, dessins choisis non seulement dans les fonds du Musée d'art et d'histoire, mais aussi dans des collections particulières, et allant du XVIII^e au XX^e siècle. Cela a donné lieu, sous le titre **Dessins genevois de Liotard à Hodler**, à la publication d'un important catalogue établi par Anne de Herdt, et où chacune des 188 œuvres offertes à la vue du public a fait l'objet d'une notice descriptive et explicative, tandis qu'étaient également résumées la vie et l'activité des 37 artistes concernés. De tous les dessins présentés, 181 ont été reproduits en noir et blanc, dans un format plus ou moins grand, et 8

l'ont été en outre en couleurs. C'est dire le plaisir que l'on éprouve à consulter ce catalogue, alors même que l'exposition elle-même a pris fin depuis longtemps (Genève, 1984, 340 p.).

Anne de Herdt a encore présenté cette sélection dans les *Musées de Genève*, n° 244, avril 1984, sous le titre **Deux siècles de dessin genevois au Musée Rath. De Liotard à Hodler**, où elle montre avec pertinence quelle a été l'évolution du dessin à Genève durant ladite période, et ce que nos artistes doivent aux enseignements reçus, soit à partir d'un apprentissage de graveur, comme Liotard, A. Töpffer ou Linck, soit aux leçons ou à l'influence librement acceptée de maîtres souvent étrangers. N'étant assujettis à aucun académisme obligatoire, nos Genevois ont pu donner libre cours à leur tempérament particulier.

Histoire des familles et généalogies. — Descendant lui-même de cette famille, Charles Aubert, qui disposait d'abondantes et précieuses archives privées, et a exploré en outre avec patience et sagacité les collections publiques non seulement de Genève, mais encore de l'étranger, nous a gratifiés d'un ouvrage remarquable : **Les De La Rüe, marchands, magistrats et banquiers, Genève, Gênes, 1556-1905** (Genève, 1984, 456 p.). Dans le principe, il s'agit de la généalogie, entendue comme l'histoire particulière de tous ceux qui, à partir de l'ancêtre flamand réfugié à Genève au XVI^e siècle et jusqu'à la dernière descendante, ont porté ce nom de De La Rüe. De ce point de vue, le titre résume bien le livre. La première partie évoque les deux siècles durant lesquels les membres de la famille sont d'abord restés essentiellement confinés à Genève, où, selon un processus classique, d'abord voués au commerce, ils se sont progressivement élevés aux charges de la magistrature et aux fonctions syndicales. La deuxième partie expose ensuite comment certains personnages dès le XVIII^e siècle se sont fixés, plus ou moins durablement, à l'étranger, et spécialement à Gênes, où la banque De La Rüe, à l'époque des Cavour, était l'une des plus importantes maisons de ce genre.

Mais, cela dit, on n'a pas encore signalé en quoi l'ouvrage en question sort nettement du commun, au point que l'on peut se demander s'il n'aurait pas mieux encore sa place sous une autre rubrique... à condition de discerner laquelle. Disons d'emblée qu'à cet égard, ce livre, par l'extraordinaire richesse de son information, et par l'extrême diversité des domaines touchés, défie le compte rendu, tant, à propos de la carrière de l'un ou l'autre de ses personnages, abondent les notations précises et fouillées, sur le «cursus honorum» des magistrats, le droit foncier, la procédure civile, l'économie publique ou privée, le coût de la vie, le mécanisme des emprunts publics, la politique étrangère ou locale de Genève, pour ne citer que quelques exemples. Beaucoup de ces informations sont absolument nouvelles et font de ce livre une contribution inappréciable à l'histoire de la cité.

Si G. Lenotre a retracé, avec le talent qu'on lui connaît, l'intrigue compliquée qui, après avoir conduit à la prison du Temple Louis Fauche-Borel et son neveu Edouard Witel, aboutit à l'exécution de Charles Witel, frère du précédent (*Les agents royalistes en France au temps de la Révolution et*

de l'Empire: L'affaire Perlet, drames policiers, 1923), il n'a pu se fonder, toutefois, que sur les Mémoires de Fauche-Borel et sur les archives de police. Aussi, ayant recueilli aux Archives d'Etat de Genève divers renseignements plus précis concernant Jérémie Witel (lui-même fusillé à Genève en 1794, et père d'Edouard et Charles susdits), et à la Bibliothèque publique et universitaire des lettres écrites par les divers membres de cette famille, W. Zurbuchen a cru devoir rappeler à nos concitoyens dans un peu plus de détail l'histoire peu connue de ces personnages (**Une famille tragique: les Witel**, dans la *Revue du Vieux Genève*, 1984, p. 54-63).

Roland Jayet: **La famille Chapuis de Bons-en-Chablais, et Chêne-Bourg (GE), Chronique historique et généalogique de famille**. Dactyl. 22 p., avec un tableau généalogique du début du XVIII^e siècle à 1964.

Cette généalogie, si elle n'est guère étendue ni complète, illustre bien, du moins, jusque dans ses lacunes, les difficultés que l'on rencontre bien souvent à étudier les origines de familles provenant de la Savoie proche: les registres paroissiaux, quand ils subsistent, sont souvent défectueux, et l'on ne s'étonnera pas dès lors si le nom de beaucoup des personnages cités n'est accompagné que d'un seul millésime, sans que l'on puisse discerner s'il s'agit de l'année de la naissance, du décès, ou de quelque événement survenu entre-temps.

Tout autrement se présente, de Pierre-Yves Favez, sa **Généalogie de la famille Barbey de Chexbres et la descendance complète de William Barbey, 1842-1914**, éditée luxueusement par les Editions Rod SA à Rolle (1984, 98 p., ill.). Réalisé avec des moyens bien différents, fondé en outre sur une documentation incomparablement plus fournie, ce travail ne saurait sans injustice se comparer au précédent, et intéressera de nombreuses familles alliées dont un index donne la liste copieuse.

D'assez nombreuses familles genevoises ou étrangères descendent de l'éminent magistrat Michel Roset qui, né avec la Réforme, mourut en 1613 après avoir été quatorze fois syndic et s'être acquitté avec distinction de multiples missions diplomatiques. Parmi elles, Charles-P. Marie s'est attaché à retracer plus particulièrement la généalogie des Badollet, Paris et surtout Briquet, avec leurs alliances variées (**Descendance de Michel Roset, pater patriae: la branche Briquet-Paris-Badollet**, dans la *Revue du Vieux Genève*, 1984, p. 81-83).

Walter ZURBUCHEN

Arts, archéologie, topographie

L'épais volume de l'ISOS, **Inventaire des sites construits à protéger en Suisse. Sites construits d'importance nationale. République et canton de Genève**, consacré à Genève constitue le premier volume d'une série d'inventaires nationaux, publiée par le Département fédéral de l'Intérieur à

Berne (Berne, 1984). Menée par Sybille Heusser-Keller, mandataire, et Jean-Pierre Lewerer, enquêteur, cette considérable recherche en territoire genevois, retient, après en avoir envisagé 85, 23 sites construits de la ville et du canton. Ceux-ci sont jugés « d'importance nationale », les autres n'étant que « d'importance régionale » ou sans intérêt. En plus de 360 pages, l'ouvrage donne un aperçu d'ensemble de la démarche et de l'approche générale de l'inventaire, puis recense l'un après l'autre chacun des sites élus. D'utiles éléments de cartographie (repérages cadastraux), de nombreuses photographies illustrant les différentes composantes du site, un historique sommaire du développement de l'agglomération, accompagné d'une « qualification », documentent chaque site. Quand on sait que cet inventaire se donne pour but d'être utile à la sauvegarde du patrimoine architectural, on est amené à certaines réflexions. Tel qu'il est ici pris en considération, le site n'est qu'image — à la manière déjà dépassée de Kevin Lynch — et les auteurs affirment avoir délibérément renoncé « aux aspects fonctionnels, économiques, sociologiques et politiques » : cette définition iconographique réductrice est fortement contestable aujourd'hui. Par ailleurs, et bien qu'ils constituent l'alpha et l'oméga de la méthodologie de l'ISOS, les critères de sélection adoptés pour élire ou exclure les sites demeurent évasifs et discutables, tout comme les méthodes d'évaluation qui mènent à l'estimation qualitative. Une approche intuitive, empirique et parascientifique laisse trop de place à l'arbitraire (du choix et du jugement), qu'une dimension historique approfondie eût pu réduire. Pour ces raisons cet instrument, qui se voudrait utile à la sauvegarde et à la protection du patrimoine, doit être manié avec circonspection par des esprits éclairés.

Edité par la Banque hypothécaire du Canton de Genève avec le concours du Département de Géographie de l'Université, le somptueux album plano intitulé **Cartographie ancienne de la région de Genève** est l'aboutissement fastueux de précédents travaux et recherches, dont nous avons déjà eu à recenser les premiers fruits dans le *Bulletin* de 1982 (p. 377). Trois auteurs — les mêmes que précédemment — signent les textes érudits de cette publication : Claude Raffestin, **La carte comme modèle: repères pour une histoire**, Bertrand Levy, **Art et science dans la cartographie régionale genevoise**, Armand Brulhart, **Plans et vues cavalières du XV^e au XX^e siècle à Genève**. Spécimen pour bibliophiles et bibliothèques, l'ouvrage comporte cinq fac-similés de plans anciens tirés sur vélin (Genève, 1984). L'INTERASSAR (Intergroupe des Associations d'Architectes de Genève, AGA - FAS - SIA) a pris l'initiative de publier sous une forme nouvelle un guide d'architecture genevoise à l'intention plus particulière des écologistes curieux de Genève : financé par la Ville de Genève, l'Office du tourisme et les TPG, l'**Archiguide** part du principe de visites en bus, tram ou même mouettes. Il se présente sous forme de dix cartes dépliantes — une par ligne de transport public — sur lesquelles figurent l'itinéraire avec nom des stations de chaque ligne, les arrêts auxquels descendre pour visiter les divers objets proposés, tous illustrés d'une photographie commentée. Malgré un « design » extravagant, qui rend parfois la consultation malaisée, et l'inégalité des légendes,

cette entreprise se signale par son parti pris original. Y ont participé Armand Brulhart, Erica Deuber-Pauli, Gérard Ducimetière, Janos Farago, Arlette Ortis (Genève, 1984). A l'occasion du 150^e anniversaire de l'Hôtel des Bergues est paru un fort joli ouvrage, richement illustré; rédigée par la plume alerte de Louis H. Mottet, cette **Histoire illustrée des Bergues 1834-1984. Pionnier de l'hôtellerie suisse** (Genève, B. Laederer, 1984, 100 p.) se lit agréablement. Bien documentée, elle retrace dans les grandes lignes les circonstances de la création et les faits marquants de la vénérable institution hôtelière. Chez le même éditeur, **Genève, cité des parcs** (Genève, 1984, 107 p.) est un livre léger, plaisir de l'œil plus que de l'esprit; Jean-Claude Mayor en a rédigé le texte saupoudré d'anecdotes.

Le numéro 2/1984 (mars/avril), d'**Archithèse** rend un substantiel hommage à vingt années méconnues d'architecture genevoise, sous le titre **Genève 1929-1949... en deuxième ligne...** Armand Brulhart signe deux contributions de poids. Dans la première, **Le grand écart 1929-1949** (p. 5-23 et 49), il fait état de ce serpent de mer que fut le projet de reconstruction de la rive droite dans lequel s'impliquèrent les plus grands architectes urbanistes de l'époque, Camille Martin, Maurice Braillard et Le Corbusier; à partir du récit de leurs interventions rejetées, l'auteur retrace une histoire récente de l'urbanisme genevois. Dans sa seconde contribution, **Le Miroir d'un architecte urbaniste** (p. 35-42), il donne un intéressant aperçu de la carrière d'Arnold Hoechel, qui joua un rôle prépondérant dans la Genève de l'entre-deux-guerres. Alain Leveille, quant à lui, célèbre la carrière de Braillard dans **Genève, Plan Directeur 1935, Maurice Braillard** (p. 24-33); de même que Patrick Devanthery, Inès Lamunière, Jacques Trunde dans **Pas de détails pour les transformations** (A propos des installations du téléphérique du Salève (1932) et de l'immeuble «Les Tilleuls» (1930) de Maurice Braillard (p. 43-47)) et Jean-Marc Lamunière avec son **Hommage à Maurice Braillard**, inclus, faute de place, dans le n° 3/1984 (mai/juin) (p. 39-40).

La revue *Ingénieurs et architectes suisses* (Bulletin technique de la Suisse romande) consacre elle aussi plusieurs de ses colonnes à Genève, notamment dans les numéros 6 (15 mars) et 7 (29 mars)/1984. Sous le titre **L'architecture à Genève**, plusieurs contributions de grand intérêt, dont la réflexion de Bernard Zumthor, conseiller en conservation du patrimoine architectural de la Ville de Genève, intitulée **Patrimoine et conservation de l'architecture** (n° 6/1984, p. 80-82), manière de réponse à l'article qui le précède immédiatement, rédigé collectivement par le Groupe des architectes de la section genevoise de la SIA, **Genève, malade du XIX^e siècle** (p. 78-80).

A propos de ce XIX^e siècle controversé, il convient de lire **Le Rond-point de Plainpalais à Genève et ses abords. Développement urbain et architectural**, dans la *Revue suisse d'Art et d'Archéologie* par Leïla El-Wakil et Sabine Piguet (n° 1/1984, vol. 41, p. 40-56); il y est question du développement très pragmatique de ce remarquable témoin de l'urbanisation de la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans le bulletin 35/1984 (4) des *Monuments d'Art et d'Histoire* (p. 405-412), Armand Brulhart et Erika Deuber-Pauli signent un article qui dénonce les actuels mécanismes urbains fréquemment appliqués à

Genève; dans **Partez ou payez: Hypothèses de réhabilitation dans une ville bancaire**, ils présentent le cas particulier de Saint-Gervais.

La livraison annuelle de *Genava* (tome XXXII n.s. 1984) comporte à son habitude plusieurs contributions nous intéressant. C'est le cas de la bisannuelle **Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1982 et 1983**, de l'archéologue cantonal Charles Bonnet (p. 43-62), où sont passés en revue les différents chantiers du canton, notamment ceux de la cathédrale Saint-Pierre, de Sézegnin, habitat et nécropole, et de l'église Saints-Pierre-et-Paul de Confignon, suivie d'une notice de Gérard Deuber (p. 63-65), **La chapelle de l'Enfant-Jésus à Lancy**, dont les vestiges furent récemment découverts. Dans **Une œuvre méconnue de l'agence Mansart à Genève: l'Hôtel Buisson (1699)** (p. 89-111), André Corboz, s'appuyant largement sur la découverte de Livio Fornara et Barbara Roth-Lochner (cf. BHG 1982, p. 378), prétend refaire l'histoire de l'Hôtel Buisson; à son habitude il fait large étalage de ses connaissances et jongle en virtuose avec les comparaisons typologiques.

Dans la *Revue du Vieux Genève*, 1984, Rolf Pfändler dresse un aperçu circonstancié de la vie et de la carrière d'Emile Reverdin, représentant d'une dynastie d'architectes genevois, actif dans la seconde moitié du XIX^e siècle (**Emile Reverdin. Aperçu de l'architecture bourgeoise à Genève à la fin du XIX^e siècle**, p. 30-39); à signaler aussi **L'Hôtel des Bergues fête son cent cinquantième anniversaire**, p. 69-74, par Louis Mottet et **A propos des bandes dessinées. Les grands hommes laids du Petit Poussin**, p. 75-82, par Léonard Morand. Pour la revue de géographie *Le Globe*, Walter Zurbuchen dresse un état de la question des fortifications genevoises de l'époque de l'oppidum gaulois à la table rase du XIX^e siècle, **Les Fortifications de Genève**, (124 (1984), p. 53-74).

Enfin, publiée par la République et Canton de Genève, Département de l'Intérieur et de l'Agriculture, l'étude approfondie dirigée par Gad Amberger, géologue cantonal, **Les ressources en gravier du Canton de Genève et l'avenir de son approvisionnement** (Genève, 1984, 71 p.) fait le point sur les possibilités d'exploitation de gravier à Genève et dans sa région. De nombreux spécialistes en géologie, géophysique et génie civil ont participé à ce travail, dont le but principal sera d'approvisionner le canton sans porter atteinte à la campagne genevoise et à l'agriculture.

Leïla EL-WAKIL

Antiquité

Parmi les objets qui constituaient un legs fait au Musée en 1980 se trouvait un curieux bâton en bronze d'un peu moins de 2 kg, mesurant 45 cm. M^{me} Yvette Mottier a pu identifier ce bâton comme appartenant à la trouvaille de cuirasses de bronze faite à Fillinges en 1901 (**La trouvaille de**

Fillinges, dans *Musées de Genève*, n° 248 (sept. 1984), p. 11-13). Ce bâton, bien visible sur la photographie de la trouvaille, avait été dérobé peu après à un antiquaire et était resté introuvable depuis lors. Cet objet est probablement de même époque que les cuirasses (début du 1^{er} millénaire avant J.-C.), mais son usage reste mystérieux car il n'existe aucun parallèle connu. Selon M^{me} Mottier il pourrait s'agir d'un lingot ou d'une sorte de monnaie d'échange. Peut-être aussi était-ce une sorte de sceptre.

Adalberto GIOVANNINI

Moyen âge

Mieux vaut tard que jamais! En 1983, dans le fascicule 115-116 du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* (col. 422-453), Louis Binz a publié un très solide résumé de ce que l'on peut savoir sur la ville et le diocèse de **Genève** au cours des siècles. Consacrée essentiellement à la période antérieure à la Réforme (trois colonnes seulement sur le diocèse «de Genève» de 1536 à nos jours), cette brève mais très belle notice, complétée d'une importante bibliographie, ne manquera pas de rendre de nombreux services aux chercheurs.

En 1983 également, André Perret avait repris **Le problème de la Sapaudia et ses sources** (*Revue Savoisienne*, 122^e année, 1982, p. 21-43). Il suggère d'identifier *Ebrudunum Sabaudiae* avec Seyssel et ne connaît pas la note de Denis van Berchem *Encore la Sapaudia (Observations sur le texte de Not. dign. Oc. 42)* qui faisait justice définitivement de la Gallia Riparensis (*Actes du colloque international sur les cols des Alpes*, Bourg-en-Bresse, 1969, p. 179-181).

Peter Rück, dont les travaux de diplomatique font autorité, fait quelques allusions à Genève dans son article **Das öffentliche Kanzellariat in der Westschweiz (8.-14. Jh.)**, dans *Landesherrliche Kanzleien im Spätmittelalter, Referate zum VI. Internationalen Kongress für Diplomatik*, München, 1983, vol. 35 des *Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung*, München, 1984, p. 203-271.

Tout à fait genevoise est l'étude que Murielle Meylan a tirée de son mémoire de licence, **Piété et charité à Genève aux XIV^e et XV^e siècles d'après les testaments** (*Revue du Vieux Genève*, 1984, p. 2-12). Solidement étayée sur une bonne exploitation de 90 testaments de la période 1304-1450, ce travail, auquel on pardonnera quelques maladroites (par exemple, p. 4: «Sainte-Marie-Lete d'Annecy» pour Notre-Dame de Liesse), nous fait pénétrer dans les sentiments des Genevois de la fin du moyen âge à la veille de leur mort.

Pour sa part, Antal Lökkös s'est attaché à montrer, par le biais des illustrations des livres, la concurrence qui régnait entre Genève et Lyon au XV^e siècle (**Les livres illustrés au XV^e siècle à Genève et à Lyon: collaboration ou concurrence?** dans *BHG*, t. XVII, p. 419-433).

Enfin, nous avons publié **Les armoiries de Pierre de Begnins**, récemment redécouvertes dans notre cathédrale (*Archives héraldiques suisses, Annuaire 1983*, p. 67-68).

Jean-Etienne GENEQUAND

XVI^e siècle

Signalons tout d'abord deux éditions de textes pour cette année 1984. En premier lieu, **Des Scandales** de Calvin (édition critique par Olivier Fatio, avec la collaboration de C. Rapin, Droz, *Textes littéraires français*); il s'agit là de la reproduction de la première édition française (1550) de cet ouvrage qui en connut six du vivant de Calvin, avec les sous-titres introduits par Matthieu de La Faye pour l'édition de 1565. Le texte est éclairé par une annotation qui — tout en identifiant les personnages et en éclaircissant les circonstances historiques — permet aussi de replacer constamment ce traité dans l'œuvre de Calvin. Il est complété par un index des noms propres et des citations bibliques, et commenté par une introduction historique qui nuance le but traditionnellement attribué au traité *Des Scandales*, à savoir une attaque contre l'humanisme. Ce livre y apparaît non pas comme une polémique avec les malintentionnés, mais comme un ouvrage de combat, destiné à soutenir les faibles, à les aider à continuer leur chemin sur la voie de la vérité malgré les «scandales», c'est-à-dire les obstacles majeurs qu'ils rencontrent. Paradoxalement le Christ et l'Évangile, de par la malice des hommes, deviennent non pas cause, mais occasion de scandale, en ce qu'ils sont entièrement contraires au bon sens humain, comme l'est aussi l'état précaire de la vraie Église, qui ne bénéficie ni de richesses ni de sécurité. Calvin propose aux fidèles une interprétation de l'histoire qui explique les vicissitudes rencontrées par les Réformés comme la marque de la colère de Dieu contre leurs infidélités à l'Évangile, tout en leur montrant comment Dieu a constamment protégé et guidé les vrais croyants.

Cette même conception de l'histoire guide la plume d'Agrippa d'Aubigné, dont le tome III de l'**Histoire universelle** paraît dans la même série, édité par André Thierry. C'est un appel à la vigilance et à la résistance pour le peuple élu que Dieu finira bien par rétablir après lui avoir fait subir tant d'humiliations. Ce tome couvre une période qui commence en 1568, à l'aube de la troisième guerre civile, en passant par «ce qui se fist à Paris le vingtquatriesme d'aoust et jours suivans» jusqu'aux préparatifs du siège de Sancerre (novembre 1572).

A l'occasion du 500^e anniversaire de Zwingli la revue *Nos monuments d'art et d'histoire* (35^e année, 1984, n^o 3) consacre un numéro à la relation de la Réformation avec l'art, et plus particulièrement à la querelle des images et à l'iconoclasme. Relevons-y deux contributions qui touchent à Genève; celle d'Irena Backus (**L'Exode 20, 3-4 et l'interdiction des images. L'emploi de la**

tradition patristique par Zwingli et Calvin, p. 319-322) établit que les commentaires de Zwingli (1527), comme ceux de Calvin (1563) n'ont pas de prédécesseurs directs dans la tradition exégétique. Mise à part la question de la division des commandements, ils reprennent, dans leur affirmation du culte d'un Dieu spirituel dont on ne peut faire de représentation physique, les propos des traités polémiques des Pères de l'Eglise, notamment Augustin et Tertullien. François Marc Burgy (**Iconoclasme et Réforme chez les chroniqueurs de Genève et du pays de Vaud**, p. 323-330) relate les actes d'iconoclasme commis à Genève en 1530, puis en 1534 et 1535 sous l'impulsion de Baudichon de la Maisonneuve et d'Ami Perrin, avant de souligner les différentes interprétations de ces comportements: présentés comme des sauvages vociférants par les chroniqueurs catholiques (Jeanne de Jussie et Pierrefleur), les iconoclastes accomplissent au contraire aux yeux des chroniqueurs protestants (Antoine Froment, Michel Roset) un acte de foi en détruisant les traces de paganisme que sont les images. Dans la *Revue du Vieux Genève* M. Burgy reprend l'étude d'un autre épisode dramatique de l'histoire de Genève: **L'affaire des semeurs de peste de 1545** (p. 12-17). En période d'épidémie, à Genève comme ailleurs on cherche des coupables qu'on accuse «d'engraisser» les portes afin de transmettre la maladie. Soumis à la torture, les suspects, en majorité des femmes, souvent seules et marginales, avouent et sont exécutés. Comme Léon Gautier (qui traite déjà de cet épisode dans son ouvrage sur *La médecine à Genève...* paru en 1906 et qu'on regrette de ne pas voir cité) l'auteur, s'il est formel quant à l'inefficacité de ces pratiques, le bacille de la peste ne pouvant se transmettre par la peau, se garde de trancher sur leur réalité et sur la culpabilité des suspects.

Signalons enfin dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* (t. CXXX, p. 87-95) un article de Christian Meyer intitulé **Le psautier huguenot: notes à propos de quelques éditions antérieures à son achèvement (1554-1561)**, qui attire l'attention sur certaines éditions encore mal connues des psaumes, antérieures à la version officielle de 1562 et conservées à la bibliothèque de la Société d'Histoire du Protestantisme français.

Béatrice NICOLLIER

XVII^e siècle

Il me revient le redoutable honneur d'écrire quelques lignes sur le plus important ouvrage de cette chronique, la thèse à la fois touffue et elliptique, déroutante par moments, de Roger Stauffenegger, **Eglise et Société, Genève au XVII^e siècle**, publiée par notre Société dans la collection des *Mémoires et Documents* (vol. XLIX, *Texte*, 1983, et vol. XLIX, *Notes*, 1984, 1009 p.). Disons-le d'emblée, c'est un ouvrage pour initiés: l'auteur procédant par allusions, comme par flashes cinématographiques, le lecteur non spécialiste

des questions religieuses et théologiques — tel est mon cas — ne parvient pas toujours à suivre les méandres des réflexions, intimidantes d'érudition. Bien des points importants ont sans doute échappé à ma lecture.

Avant d'aborder le vif du sujet, l'auteur se livre à une mise en place élaborée qui déborde largement le cadre chronologique énoncé dans le titre. Les seiziémistes d'ailleurs, tout comme les dix-huitiémistes, pour la fin de l'ouvrage, y trouveront bien de la matière. Dans la présentation du contexte intellectuel, social, démographique, économique, Théodore Tronchin sert de fil conducteur: ses disponibilités financières (p. 73), ses investissements (p. 75), ses relations intellectuelles et amicales (p. 51-52), le profil démographique de sa famille (p. 80-81).

Dans son chapitre consacré à la présentation du cadre institutionnel et événementiel, régional et européen, Roger Stauffenegger se livre en quelque sorte à une lecture religieuse des faits, comme le faisaient les hommes du XVII^e siècle, ecclésiastiques ou autres, auxquels il donne fréquemment la parole, ici comme ailleurs dans l'ouvrage. La réalité de l'Eglise-Etat transparaît à chaque page.

La deuxième et la troisième partie du livre sont plus spécifiquement consacrées à l'Eglise et à ses rapports avec la société. Roger Stauffenegger entame son étude par une recherche sur la multiplicité des impressions de la Bible (p. 202 et suivantes; la question du Psautier n'est abordée que très brièvement à la fin de l'ouvrage, p. 425); malgré les critiques adressées aux versions anciennes, il s'agit avant tout de rééditions, la version de Diodati («le seul «novateur» genevois de ce siècle biblique», p. 211) constituant l'unique exception. L'exégèse et la manière dont elle est portée devant la congrégation, par les pasteurs, professeurs ou proposant font aussi l'objet d'un examen attentif. La référence à un passé lointain est constante: si l'établissement de l'Eglise réformée est récent, son culte et sa doctrine sont aussi anciens que ceux des Apôtres. Tel est le leitmotiv de cette théologie, tout comme la fidélité à l'Ecriture et la conscience d'être le peuple élu.

Les évocations des débats théologiques du moment, notamment autour de la confession de foi (p. 233) et du salut, sont souvent ardues à suivre. En revanche, l'attention est à nouveau captée lorsque sont abordées des questions telles que la façon dont la parole est véhiculée, la manière dont les hommes d'Eglise font participer le peuple (culte, sacrements, catéchisme), bref, dont se traduit dans la vie quotidienne l'appartenance à «ceux de la religion», déjà dans les règlements édictés par le gouvernement (p. 274-275). Le recrutement des pasteurs, les critiques dont ils sont l'objet servent de révélateur (p. 290 et suivantes). Leur autorité se dilue au cours du siècle, ce qui n'est guère étonnant.

Les procès-verbaux des séances du Consistoire, «quelque trente mille pages de ses registres fautifs, divagants et monotones» (p. 296), permettent tout de même d'aborder le vécu de la religion par le peuple. Mais comment évoquer la foi, «aux limites de l'intelligibilité historique» (p. 303)? Le non-respect de l'interdiction de travailler le dimanche, l'indiscipline au temple et une multitude d'autres attitudes évoquées dans ces pages n'en sont qu'un

écho. Le tableau dressé par Roger Stauffenegger est somme toute assez pessimiste.

Ainsi, la «nouvelle Genève, d'où l'Eglise se retire» (p. 353), pourrait figurer en sous-titre à la troisième partie, «Un second XVII^e siècle». Même l'analyse de la conjoncture tend à cela. Et, parmi les événements à portée religieuse, les deux bouleversements majeurs, l'Edit de Fontainebleau (en cette année de commémoration de la Révocation de l'Edit de Nantes, citons le passage sur le Refuge et la manière dont les protestants vivent la diaspora, p. 366 et suivantes) et le retour du culte catholique avec le Résident de France, ne semblent pas freiner la tendance.

Dans l'accueil réservé aux idées nouvelles (Descartes, Arétin, Hobbes, Spinoza), dans la crainte qu'inspire le dictionnaire de Bayle, se manifestent, chez les théologiens genevois, une certaine sclérose, un conformisme menant au refus d'envisager une ouverture aux idées des foyers de la réflexion. Autre manifestation concrète de cet état d'esprit: le rôle déterminant des orthodoxes genevois dans l'élaboration de la *Formula Consensus*, qui ne parvient pas à mettre un terme aux divisions qui apparurent au sein de la Compagnie en 1669 sur des questions de dogme. Dans tout cela, «l'affaiblissement de la doctrine se lit en filigrane» (p. 384). Les répercussions sur la fonction publique des pasteurs sont inévitables: de plus en plus en porte-à-faux avec la société, ils continuent de perdre de leur prestige.

A la fin du siècle, et à la fin de son livre, Roger Stauffenegger décèle pourtant un tournant, amorcé par des personnalités telles que Louis Tronchin, «principal instrument de la nouveauté de l'Eglise, ou du soin des âmes à Genève» (p. 415) et Jean-Alphonse Turretini, qui incarne la première génération de l'Eglise des Lumières et qui donne rétrospectivement raison à l'adversaire de son père. Si l'accueil réservé à des manifestations de la sensibilité religieuse telles que le prophétisme ou le piétisme reste négatif, les pasteurs font preuve de tolérance au début du XVIII^e siècle en allant au-devant des luthériens, des presbytériens et des anglicans. Et ils font preuve de réalisme en diminuant la fréquence et la longueur des sermons, en introduisant des versions des psaumes et des cantiques plus «modernes» dans la liturgie, en rénovant la catéchèse, enfin, en fustigeant avec un acharnement moins exclusif les comportements contraires à la morale et aux ordonnances somptuaires.

Le livre de Roger Stauffenegger se caractérise par un souci quasi obsessionnel de la référence (356 pages de notes en petits caractères). Nous avons apprécié ses nombreux et intéressants tableaux et schémas (hélas, parfois peu lisibles), tout en regrettant que l'auteur ne les ait pas davantage exploités et commentés dans le corps de son texte.

Un simple résumé de quelques informations contenues dans ce livre ne saurait rendre compte de son unicité. D'ailleurs, l'apport en informations nouvelles n'est pas sa caractéristique principale. Mais leur interprétation, leur enchaînement, leur écriture — le style fébrile et tourmenté de l'auteur, son refus du développement, la bousculade des idées — transforment la lecture, ou plutôt les lectures de cet ouvrage en une expérience marquante.

Lors du dépouillement de la correspondance entre le Duc de Rohan et Théodore Tronchin, Sven Stelling-Michaud a repéré un inventaire de la bibliothèque du duc restée à Nîmes et transportée ensuite à Genève puis à Coire. Le document fait l'objet d'une publication et d'une étude parue dans la *Revue du Vieux Genève*, 1984, et intitulée **Le Duc de Rohan et ses livres**, p. 18-27. Cette bibliothèque, où prédominaient les ouvrages d'histoire, le Duc de Rohan la compléta par la suite en confiant souvent les achats à son correspondant genevois.

Après un plaidoyer très convaincant en faveur de nouvelles études sur les chroniqueurs genevois, Jean-Daniel Candaux rectifie une erreur commise en 1929 par Albert Choisy : la seconde initiale G. de G. B. G., auteur de la copie d'un recueil d'histoire de Genève, en 1671, est l'abréviation de *Genevois* et non de *Gallatin* : Gabriel Butini, syndic, avait d'ailleurs épousé une Sarasin ; «c'est seulement au début [du] XVIII^e siècle que l'habitude s'était prise d'ajouter au nom des hommes mariés le nom de leur épouse, pour distinguer plus facilement les homonymes» (p. 20), alors qu'auparavant si l'on joignait quelque chose au nom, c'était l'origine (**Gabriel Butini Genevois, G. B. G. pour les intimes**, dans *Musées de Genève*, n° 242, février 1984, p. 16-21).

Barbara ROTH-LOCHNER

XVIII^e siècle

Un siècle après le début de la collection paraît enfin le volume XXX, concernant la Suisse, du **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, des traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française** (Paris, 1983, CLXI-960 p.). Les deux tomes de ce volume sont consacrés, le premier aux Treize Cantons, le second à cinq Etats alliés de l'ancienne Confédération, dont la République de Genève (p. 459-671). A maints égards, ce recueil, préparé par Georges Livet, sera précieux : le texte des instructions, les extraits de mémoires ou de correspondances qui sont présentés éclairent d'une lumière nouvelle la situation des cantons et de leurs alliés, les événements qui s'y produisent. L'introduction générale qu'a rédigée l'auteur dresse un bilan bien informé et utile des connaissances que nous avons des relations franco-suisse. Cependant, le caractère approximatif, voire fantaisiste, de diverses indications bibliographiques et notes ou de la graphie des noms de certains personnages cités oblige à conseiller la prudence dans le recours à cet ouvrage.

Autant que le rôle du résident de France à Genève ou que l'existence d'une chapelle dans son hôtel, l'emplacement de celle-ci a occupé les historiens genevois. Pour Albert Rilliet, elle était placée «dans un jardin situé derrière son hôtel, du côté du lac». Jean-Louis Lefort, lui, affirme que «l'aile droite [de l'hôtel du résident], en entrant dans la cour, fut destinée à la chapelle». Ces deux localisations différentes sont évidemment inconciliables. Et pourtant, nos deux auteurs sont de toute confiance.

Intrigué par ce problème, Paul Chaix s'est livré à une enquête minutieuse, sur place et dans les archives cantonales (plans cadastraux et leurs commentaires, devis d'architectes notamment). Il expose le résultat de ses recherches dans *Genava*, t. XXXII, n.s., 1984, p. 113-118, ill., sous le titre **Les chapelles du résident de France à Genève, de 1679 à 1794**.

En effet, deux chapelles ont existé successivement. La première, utilisée de 1679 à 1743, est celle que mentionne Rilliet. La seconde, en usage de 1743 à 1794, est celle que décrit Lefort; le bâtiment qui l'abritait, modifié au cours du XIX^e siècle, existe toujours.

Le Bureau cantonal d'archéologie a profité de la restauration actuelle de l'hôtel du résident de France, à la Grand-Rue, pour tenter de connaître l'état originel des façades et de l'aménagement intérieur de cette seconde chapelle et pour en déterminer les principales caractéristiques architecturales. Jacques Bujard en rend compte dans une **Note archéologique sur la seconde chapelle du résident de France**, parue dans le même numéro de *Genava*, p. 119-120, ill. Il complète ainsi, de façon heureuse, l'article de Paul Chaix.

A quelques années de la célébration du bicentenaire de la Révolution française, les historiens portent une attention renouvelée à tout ce qui touche de près ou de loin à cet événement. Ils s'attachent, en particulier, aux manifestations annonciatrices de la chute de l'Ancien Régime. La crise politique genevoise de 1782 entre ainsi dans le champ de leurs investigations. Helmut Watzlawick participe à cet effort collectif en publiant, sous le titre **Die Genfer Revolution des Jahres 1782 im Spiegel der diplomatischen Korrespondenz des Wiener Hofes**, Vernier (chez l'auteur), 1983, 108 p. dactyl., les documents qu'il a tirés des Archives de la Maison, de la Cour et de l'Etat d'Autriche, à Vienne, et en les commentant dans son article **Österreichische Quellen sur Genfer Revolution des Jahres 1782** paru dans *Das Achtzehnte Jahrhundert. Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts*, 1. Heft, Wien, 1983, p. 16-30.

A l'approche des troupes bernoises, françaises et sardes, chargées d'occuper la ville et de remettre en selle le gouvernement légal que la prise d'armes d'avril 1782 avait écarté du pouvoir, les Genevois nourrissaient encore des illusions. Tandis que, dans le peuple, on songeait à résister les armes à la main, le comité directeur du parti représentant tentait, de son côté, d'intéresser l'empereur Joseph II au sort de la petite République. Las, le souverain opposa à ces démarches un refus sèchement motivé, comme l'avouait, en 1789 déjà, François d'Ivernois dans son *Tableau historique et politique des deux dernières révolutions de Genève*. Watzlawick le complète, en présentant, d'une part, la correspondance que les agents diplomatiques impériaux en poste à Bâle, Paris et Turin échangeaient avec le chancelier autrichien, prince de Kaunitz, à propos de Genève, en révélant, d'autre part, le rôle jusqu'ici ignoré que le mathématicien Simon L'Huillier s'offrit de jouer dans ces circonstances. L'Huillier, qui habitait alors Varsovie où il était chargé de l'éducation du jeune prince Czartoryski, se rendit en effet à Vienne et sollicita, en vain d'ailleurs, des audiences pour y plaider la cause de sa patrie.

Avec l'article intitulé **Egalité populaire et égalité bourgeoise à Genève au temps de la Révolution (1789-1798)** qu'il publie dans le volume IX des *Travaux du Centre de philosophie du droit* de l'Université libre de Bruxelles consacrés à *L'Egalité*, Bruxelles, 1984, p. 72-82, Eric Golay s'attache, lui, à démontrer que les «immortels principes» de 89 ne revêtaient pas la même signification aux yeux de tous les Genevois. Certes, acteurs et témoins des journées révolutionnaires de 1792 partageaient, dans leur majorité, le projet d'organiser à Genève la démocratie politique. Cependant, dans les milieux populaires affectés par les difficultés économiques de l'heure, on estimait que la société avait, à l'égard des plus démunis de ses membres, des devoirs de solidarité à remplir qui valaient bien le respect que les nouveaux textes constitutionnels accordaient aux droits de l'individu. Militer au sein du Grand Club fraternel des Révolutionnaires genevois, favoriser au besoin l'adoption de mesures d'exception paraissaient ainsi à beaucoup des moyens plus sûrs de promouvoir cette conception de l'égalité que d'exercer, lors d'élections ou de votations, ce droit de suffrage qu'ils avaient récemment acquis.

Si le poids de la France marque d'une empreinte profonde l'histoire de Genève au cours du XVIII^e siècle, cette influence ne s'exerce toutefois pas à l'exclusion de toute autre. Deux travaux mettent en évidence combien, sur des plans différents, l'Angleterre fut aussi un partenaire important pour la «parvulissime» Genève.

Dans une thèse de troisième cycle soutenue, en février 1984, à l'Université de Paris IV-Sorbonne, Hugues Jahier traite **Les relations économiques anglo-genevoises dans la seconde moitié du XVIII^e siècle**, avec une **Note sur la spécificité des relations économiques entre l'Irlande et Genève**, 365 p. + xxv p. (doc. ann.) dactyl., tabl., graph. Un exemplaire de cette thèse peut être consulté aux Archives de l'Etat. Derechef, mais en négligeant cette fois les autres formes d'activités à finalité ou à incidence économiques, telles la banque, les sciences et la villégiature, Jahier présente le résultat de ses recherches, sous une forme condensée et en se limitant aux **Echanges commerciaux anglo-genevois dans la seconde moitié du XVIII^e siècle**, dans le *Bulletin du département d'histoire économique* de la Faculté des sciences économiques et sociales de notre Université, n° 14 (1983-1984), p. 22-32. Il évoque tour à tour les itinéraires — variables au cours de ce demi-siècle — qu'empruntaient les convois, l'activité des intermédiaires auxquels on avait recours pour acheminer les marchandises sur ces longues distances, le coût de leur intervention augmenté parfois d'un poste «assurance», enfin la nature des produits échangés et l'ampleur de ce commerce. Que celui-ci laisse apparaître un solde positif en faveur des Genevois tient, autant qu'à la disproportion évidente entre ces deux marchés, au fait que les articles exportés vers l'Angleterre incorporaient, à un haut degré, la valeur ajoutée par le travail des artisans locaux, des horlogers en l'espèce.

Pour sa part, avec **Gaspard Fritz (1716-1783), ses amis anglais, le Dr Burney, le concerto de violon**, rédigé pour la *Revue musicale de Suisse romande*, 37^e année, n° 3 (octobre 1984), p. 120-131, ill., Jacques Horneffer

attire notre attention sur les contacts qui, dans le domaine culturel, existaient aussi entre ressortissants des deux États. Un groupe de jeunes aristocrates britanniques, qui passaient à Genève quelques années de loisirs et d'études, s'étaient réunis en une «Common Room of Geneva». Ils organisaient des spectacles dramatiques où la musique avait sa part et dont l'orchestre était dirigé par le violoniste et compositeur genevois Gaspard Fritz. Grâce à ses amis anglais, Fritz entra en relation avec des musiciens renommés vivant en Grande-Bretagne, tels Händel ou le violoniste Locatelli, qui parlèrent de lui en termes élogieux. Charles Burney, célèbre musicologue anglais qui rendit visite à l'artiste en 1770, exprima également, dans son journal de voyage, l'admiration que lui inspiraient les qualités de soliste du Genevois. Enfin, après avoir analysé le «Concerto de violon en mi majeur» que Fritz composa peut-être au début de sa carrière artistique, Horneffer conclut son article chaleureux par ce vœu: qu'on entreprenne l'étude d'ensemble que méritent la vie et la musique de Gaspard Fritz et qu'on procède aussi à l'édition complète de ses œuvres musicales.

L'ouvrage de Jacques Rychner, **Genève et ses typographes vus de Neuchâtel, 1770-1780**, Genève, 1984, 216 p., est le prolongement, attendu, d'une communication faite lors du Colloque sur l'histoire de l'imprimerie et du livre à Genève, colloque organisé en 1978 par la SHAG pour marquer le cinq centième anniversaire de la première impression genevoise.

Richement présenté, orné de nombreuses vignettes, abondamment illustré de fac-similés, cet ouvrage est une mine de renseignements sur l'imprimerie et les imprimeurs au XVIII^e siècle. Ce qui en fait l'originalité, c'est la place importante que l'auteur réserve à un certain nombre d'ouvriers du livre, dont il trace la biographie et à qui il donne la parole. Se fondant, en effet, sur une soixantaine de documents, des lettres surtout, extraits notamment des archives de la Société typographique de Neuchâtel (d'où le titre de l'ouvrage), documents qu'il a transcrits tels quels et annotés, Jacques Rychner fait revivre ces petites gens qui, de façon savoureuse, se livrent à nous et nous font partager leurs préoccupations professionnelles d'abord, personnelles aussi à l'occasion, leurs soucis et leurs peines, leurs espoirs et, parfois, leurs menues joies.

L'histoire des sciences s'est enrichie de deux publications relatives aux savants genevois Jean Jallabert et Pierre Prévost. Ce sont un livre, **Théories électriques du XVIII^e siècle**, d'Isaac Benguigui, Genève, 1984, 234 p., ill., et un article paru dans la revue *Sudhoffs Archiv*, Band 68, Heft 2, Stuttgart, 1984, p. 130-142, **Zur Entstehung des Begriffs «dynamisches Gleichgewicht»: Pierre Prévosts physikalisches Skizzenbuch aus den Jahren 1788 bis 1792**, de Burghard Weiss.

Le siècle des Lumières s'est passionné pour les sciences expérimentales, la physique notamment et les phénomènes électriques en particulier. L'origine de l'électricité, les propriétés et les manifestations de celle-ci, leur explication théorique, les applications pratiques qu'on en peut faire (paratonnerre, électrothérapie, par exemple) ont vivement intéressé les chercheurs et les savants, mais aussi un vaste public. Benguigui, dont le livre porte en sous-

titre **Correspondance entre l'abbé Nollet (1700-1770) et le physicien genevois Jean Jallabert (1712-1768)**, correspondance inédite qu'il publie, s'est plus spécialement attaché à situer les idées des deux hommes de science dans ce contexte général et à présenter les travaux qu'ils ont réalisés, les résultats qu'ils ont obtenus.

Dans un mémoire de 1791, Pierre Prévost (1751-1839) formulait, pour la première fois, le principe de l'«équilibre mobile», qui allait devenir un des concepts fondamentaux de la physique et de la chimie mais qui s'appliquait alors au rayonnement thermique des corps. L'établissement de ce principe fondé sur l'idée de la nature corpusculaire de la chaleur est à mettre en relation avec les problèmes déjà abordés en 1788 par Prévost dans son traité *De l'origine des forces magnétiques*. C'est cette filiation que Weiss analyse dans son article, s'appuyant, d'une part, sur l'exemplaire de ce traité qui avait appartenu au physicien genevois et que celui-ci annota abondamment entre 1788 et 1792, replaçant, d'autre part, les idées de Prévost dans le mouvement de la pensée scientifique de son époque.

Marc NEUENSCHWANDER

XIX^e siècle: I. 1798-1846

Rodolphe Töpffer, en 1984, est à l'honneur dans *Genava* (n.s., t. XXXII). L'article que lui consacre David Kunzle, **Histoire de Monsieur Cryptogame (1845): une bande dessinée de Rodolphe Töpffer pour le grand public** (p. 139-169), est si généreusement illustré que les images en débordent sur la couverture. A raison d'ailleurs. L'attention qu'on prête au brillant précurseur de nos media les plus en vogue dans cette fin de XX^e siècle, «premier théoricien du griffonnage et d'un nouveau système de physiognomonie», ouvre au profane en cette matière des perspectives insoupçonnées. Il peut suivre, au travers des négociations entre Töpffer, son éditeur Dubochet, et son interprète Cham, qui se lançait dans des procédés nouveaux, les vains efforts que faisait le premier pour préserver l'originalité de son trait en dépit des exigences de la gravure sur bois. Sans doute le génial inventeur de M. Cryptogame eût-il été bien inspiré d'engager plutôt un copiste fidèle à sa manière. Cham rationalise son œuvre, la rend plus conventionnelle, et parfois la défigure. Mais *L'Illustration*, n'était-ce pas aussi un tremplin bienvenu, et singulièrement puissant?

Une autre contribution de choix, sur notre écrivain, couvre également la dernière période de sa vie. Christian Schaerer, dans le *Bulletin de la Société d'études töpffériennes* de 1984 (p. 4-8), présente en effet de très éclairantes réflexions: **A propos de Rosa et Gertrude**. Ce roman, le plus souvent négligé par la critique, mais d'une complexité parfaitement maîtrisée, constitue à ses yeux le testament littéraire de son auteur. La tension entre le «dedans» menacé, l'intimité des chambres où vivent les deux jeunes femmes, et pour

finir l'hospitalité même du pasteur Bernier, et du «dehors» menaçant, le jeune monsieur loup ravisseur, est caractérisée avec beaucoup de justesse. La fine psychologie de Töpffer y apparaît comme chez M. Cryptogame. Et on souscrit volontiers, sa force d'expression demeurant intacte, à l'hommage qu'il s'est rendu à lui-même en disant à sa femme, peu avant de mourir — Christian Schaerer reprend cette citation de Philippe Godet: «Je me félicite de n'avoir écrit que des choses saines, morales, et de n'avoir dessiné que des esquisses gaies.»

La **Correspondance de James Pradier**, réunie, classée et annotée par Douglas Siler (Genève, Droz, t. I et II, ill., 1984), donne sur le grand sculpteur genevois des aperçus nouveaux. Cette publication, tout ce qui a pu être retrouvé en fait de lettres *de* et *à* Pradier, avec, de plus, celles entre tiers qui se révèlent éclairantes pour la compréhension du personnage et de sa destinée — elles sont nombreuses — permettra certainement, quand les deux derniers tomes auront paru, une perception plus exacte de l'artiste et de son œuvre. D'autant mieux que D. Siler prend soin, par d'abondantes notes, une bonne chronologie et des index très développés, celui des correspondants notamment, de situer avec précision tant le sculpteur lui-même que ses interlocuteurs. On peut se demander, toutefois, s'il a eu raison de moderniser l'orthographe, pas assez différente de la nôtre à l'époque pour qu'elle gêne la lecture. Quoi qu'il en soit sur ce point, qui demeure discutable, il convient de relever l'importance de ce travail — Jacques de Caso le dit dans son avant-propos — pour l'historien d'art et l'historien du romantisme. Des touches nouvelles, en particulier, sont apportées au portrait d'un homme qu'on voulait jusqu'ici superficiel, voire léger, et qui se révèle pourtant, quand on le lit, d'une grande élévation de pensée.

Ce que Töpffer est à la littérature genevoise de la première moitié du XIX^e siècle, nul doute que F. M. L. Naville ne le soit à la pédagogie. Annick Ehrenström, dans un article des *Musées de Genève* sur un point particulier de l'histoire de l'Institut d'éducation fondé par lui à Chancy d'abord, puis transporté au Château de Vernier — **Le Messager de Vernier** (n° 245, mai 1984, p. 9-13) — le démontre avec aisance en retraçant la destinée, fabrication et contenu, du journal composé par les écoliers de 1832 à 1835. Ce récit, où l'on voit par exemple les éditeurs en herbe aux prises avec les procédés de l'autographie, a un côté pittoresque qui ne doit pas masquer l'essentiel. Il est en effet révélateur d'une pédagogie avancée mettant au premier rang, pour la formation du citoyen et du chrétien, une certaine autonomie des élèves. On le voit mieux encore en feuilletant les 184 pages du recueil de documents de l'exposition organisée à la BPU, par A. Ehrenström également, du 26 mars au 30 juin 1984. Il rappelle avec bonheur les aspects divers de la carrière du pasteur Naville, plein de dévouement et de charité dans l'exercice de son ministère, mais capable en même temps, dans son institut, de mettre en œuvre une conception de l'éducation qu'on désignera au commencement de notre siècle par le nom d'Ecole nouvelle...

L'épopée napoléonienne, on l'oublie parfois, a fait couler chez nous bien des larmes. **La destinée d'un conscrit genevois de 1812: Pierre Frédéric Dufour,**

par son arrière-petit-neveu Emile Dufour (*Revue du Vieux Genève*, 1984, p. 64-68) nous en fait prendre conscience par la publication et le commentaire de huit lettres d'un jeune homme que sa troupe entraîne en Allemagne pour guerroyer contre les Russes. Ses textes, habillés d'une orthographe si fantaisiste qu'ils en deviennent presque illisibles — l'auteur a donc eu raison de nous en offrir un échantillon sans retouches et de corriger les autres — donnent toujours de bonnes nouvelles de sa santé. Tout va donc bien pour lui semble-t-il. Pourtant, victime sans doute d'un accrochage avec les cosaques, il ne reviendra pas.

Les anniversaires ont ceci de bon qu'ils fournissent souvent à l'historien le prétexte à un regard prolongé qui favorise une évaluation qu'on ne se serait probablement pas donné le temps, autrement, de faire. Ainsi en va-t-il d'une des institutions d'éducation de Genève qui s'est consacrée, dès 1821, avec un zèle aussi charitable qu'éclairé, à la protection, à l'instruction, à la formation professionnelle et spirituelle des jeunes filles. Le survol qu'en font Gabriel Mützenberg — **L'institution de la Pommière (Genève) ou les succès d'un paternalisme aujourd'hui décrié** (*Revue suisse d'histoire*, vol. 34, 1984, p. 5-37) — et Christiane Genequand, par sa notice de l'exposition rétrospective qu'elle sut si bien, à la Pommière même, monter avec goût, et un très grand souci du document significatif et clair (AEG, H 8/11), a permis et permettra encore, à l'avenir, de mesurer à une aune juste, croyons-nous, l'œuvre de devanciers qu'on a coutume, non sans imprudence, et parfois avec une inconsciente hypocrisie, de juger sans tenir compte des temps et des contraintes.

Gabriel MÜTZENBERG

XIX^e siècle: II. 1846-1914

En attendant les actes du colloque Henry Dunant de 1985, nous pouvons compléter notre connaissance de cette figure complexe avec les deux dernières livraisons du *Bulletin de la Société Henry Dunant* et les deux premiers volumes de la «Collection Henry Dunant». Dans le *Bulletin* n° 8 (1983), Félix Christ nous donne un exposé bref mais riche en détails sur un instrument de musique aujourd'hui oublié, dont Henry Dunant s'occupa activement à partir de 1875. Pour tous ceux que le **Pyrophone**, une espèce d'«orgue à flammes chantantes», intéresse, la bibliographie substantielle qui accompagne l'article sera bienvenue. Pour le reste, une série de lettres et de documents inédits nous sont proposés, pour la plupart des lettres adressées par Dunant lui-même. La première d'entre elles, analysée avec une extrême minutie par Roger Durand, complète d'ailleurs par certains passages l'article

sur le pyrophone. Enfin, l'apport le plus utile de ce numéro réside peut-être dans l'énoncé des « principes directeurs » pour le catalogue de la correspondance de Henry Dunant. Tous ceux qui sont confrontés aux problèmes posés par le classement d'une correspondance trouveront là, dans la « structure de la description » et les « principes généraux », une méthode idéale de clarté et d'économie, applicable à tout inventaire de correspondance.

Dans ce numéro et dans le suivant, Roger Durand signale l'emploi iconographique de la figure de Dunant sur deux affiches politiques genevoises de 1933 et de 1982. Si la présence de Dunant sur la seconde paraît naturelle, puisqu'il s'agit d'un projet d'aide humanitaire, son apparition sur la première, qui est une affiche électorale, est plus problématique. En effet, Dunant était tout sauf un homme « politique », comme le montrera Roger Durand, et l'on s'étonne de le voir côtoyer James Fazy et Gustave Ador. Bien que l'analyse de cette image relève plus de l'histoire des années 30 du XX^e siècle que de notre période, elle est prétexte, pour l'auteur, à une étude des idées politiques de Dunant et de leur évolution au cours de sa vie mouvementée (n° 9/1984). En conclusion, nous penserions plutôt, contrairement à l'auteur, que cette étude justifie dans un certain sens l'emploi de Henry Dunant par l'Entente patriotique de 1933. Toujours dans ce dernier numéro, André Durand nous emmène, par des enchaînements un peu trop « fabriqués », de Henry Dunant à Wilkie Collins et à Charles Dickens, et Félix Christ nous présente un document inédit, le registre des malades de l'hôpital de Heiden où Dunant finit sa vie. On y trouve, pour chacune des douze dernières années de celle-ci, le diagnostic de son médecin, qui va de la *melancholia levis* à la *mania persecutionis*. Tout cela confirme, semble-t-il, ce que l'on savait déjà par des sources moins directes.

Le premier volume de la « Collection Henry Dunant », **Aux sources de l'idée Croix-Rouge** (Genève, 1984, 134 p., ill.), constitue une approche très complète, et sous tous les angles possibles, de la bataille de Solferino, « le creuset où surgit, dans le sang et les larmes, l'idée de secours internationaux, permanents et neutres » (p. 6). Comme le dit Jean-Daniel Candaux, qui en rend compte dans le *Bulletin* n° 9, on y trouvera « tout ce qu'il faut pour permettre aux futurs pèlerins de Solferino de préparer intelligemment leur voyage ». Nous renvoyons le lecteur à ce compte rendu, en nous bornant à relever ici ce qui, dans ces « Actes du voyage d'étude à Solférino, à San Martino, à Castiglione et à Cavriana des 6-8 mai 1983 », concerne directement notre propos. Gabriel Mützenberg, dans un article sur **La charité genevoise en 1859**, met en lumière l'activité du *Comité pour les blessés*, créé sur l'initiative de la Société évangélique et présidé par Adrien Naville, avec lequel Henry Dunant a été en contact. Quant à Roger Durand, il compare l'activité de deux Genevois, Louis Appia et Henry Dunant, pendant les sanglantes campagnes italiennes de 1859. En fin de compte, le but de ces deux articles est à peu près le même : montrer par contraste l'originalité de l'action de Dunant, en opposant à des entreprises temporaires (le Comité pour les blessés a duré sept semaines) et limitées aux périodes de conflits, la persévérance du promoteur de la Croix-Rouge et l'invention de solutions durables.

Cette persévérance, Gabriel Mützenberg la met sur le compte d'une véritable vocation, au sens fort du terme, dans **Henry Dunant le prédestiné** (Genève, 1984, 165 p., ill., deuxième volume de cette collection naissante). Avec beaucoup de minutie, il est allé chercher dans l'héritage génétique, dans l'enfance et la jeunesse, dans l'éducation du philanthrope malheureux, ce qui peut expliquer son caractère, son comportement et jusqu'à sa destinée. Se fondant sur une grande quantité de documents inédits, il commence par faire les portraits du grand-père, de l'oncle et des parents de Dunant. Mais, malgré leurs qualités intrinsèques — précision historique, aisance du style —, ces notices biographiques font-elles vraiment mieux connaître Henry Dunant? En d'autres termes, dans quelle mesure un homme est-il déterminé par ses ancêtres? C'est la question que pose en fait la première partie de ce travail. Dans un deuxième temps, l'auteur évoque l'enfance et la jeunesse de Dunant, jusqu'à sa vingt-septième année, sous l'angle de ses sentiments religieux surtout; c'est le temps de l'évangélisation et de l'Union chrétienne. Même si les rapports entre Dunant et la Société évangélique ne sont attestés que depuis 1850, l'influence du Réveil est incontestable pendant cette période. Cependant, entre H. Babel qui fait du «sectarisme» du jeune Dunant une tare dont il devra se libérer (*Les quatre hommes qui ont fait Genève* (Genève, 1979), p. 103-104 et p. 107) et G. Mützenberg qui en fait la source de ses plus grandes vertus (il ne cache par ailleurs pas ses défauts, il faut le relever), n'y aurait-il pas un milieu?

Si l'institution du Conservatoire de musique de Genève, qui s'apprête à fêter son 150^e anniversaire, remonte à l'époque de la Restauration, la conception et la construction du bâtiment que nous connaissons s'inscrit dans les années qui suivent immédiatement la démolition des fortifications. Leïla El-Wakil (**Le Conservatoire de Musique à Genève: les dessous et les arrières d'une construction peu ordinaire**, *Revue du Vieux Genève*, 1984), après nous avoir exposé les préliminaires de la construction (mécénat des frères Bartholoni, choix de l'emplacement, rôle du Conseil d'Etat) et présenté les principaux responsables (architectes et entrepreneurs), nous décrit les problèmes rencontrés au cours des travaux, qui n'empêcheront pas l'achèvement du bâtiment en 1858, mais qui nous plongent dans la conjoncture économique des années 50. Dans un deuxième temps, l'auteur nous montre «l'esprit d'avant-garde» qui, «sous des dehors classiques», caractérise cette construction. En mettant en évidence la conception fonctionnaliste du bâtiment, cette recherche fort intéressante et fondée en grande partie sur les archives du Conservatoire ouvre sur une histoire de l'architecture qui «ne serait plus essentiellement une étude morphologique, mais bien plus une histoire de la construction et de la société qui l'a engendrée». Deux illustrations la complètent.

Dans la même publication, Youssef Cassis s'adresse à tous ceux qui seraient en quête d'un sujet de recherche en histoire locale par un plaidoyer **Pour une histoire des milieux d'affaires genevois, XIX^e-XX^e siècle**. Mais cet article est plus qu'une simple invitation à combler une lacune béante de l'historiographie genevoise; il propose des pistes très concrètes pour étudier

les entreprises et le patronat, que l'histoire sociale a souvent négligés au profit de la classe ouvrière. Des conseils de méthode détaillés et des esquisses de solutions à certains problèmes majeurs jalonnent même cette contribution qui devrait être des plus stimulantes.

Pierre-Alain FRIEDLI

XX^e siècle

Peu d'écrits de circonstance ou de commémoration nous ont été signalés cette année. Nous avons retenu toutefois le très riche cahier publié par l'*Alliance culturelle romande*, n° 29, novembre 1983, 216 p., en hommage à l'œuvre littéraire, poétique et artistique des frères Cingria à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles-Albert Cingria (1883-1954). Une quarantaine d'auteurs, réunis par le regretté Weber-Perret, apportent des témoignages et des interprétations à propos de la contribution des deux frères aux débats intellectuels et esthétiques à Genève et en Suisse romande durant les premières décennies du XX^e siècle. Des épisodes de leurs démêlés avec certains de leurs compatriotes tels que Gonzague de Reynold, Robert et Georges de Traz, Ramuz... sont révélateurs des tensions et des rivalités entre ces gens de lettres aux caractères souvent entiers ou aux comportements particuliers, voire excentriques. La lecture des diverses évocations des frères Cingria par des témoins, des admirateurs et des connaisseurs de leurs œuvres nous restitue tout un monde de valeurs, de luttes, de caractères, auquel participait une élite genevoise et suisse romande, somme toute assez homogène; tout en épousant avec plus ou moins d'assiduité quelques-uns des grands courants idéologiques et esthétiques d'avant 1914, puis de l'entre-deux-guerres, cette élite se croyait néanmoins investie de la mission d'assumer les particularités sinon du destin, du moins du génie helvétique au milieu d'une Europe perturbée par l'irruption de la société industrielle et matérialiste. A vrai dire, confrontée à l'immensité de la tâche de sauvetage d'une civilisation chrétienne en perdition, cette élite s'est efforcée de traduire dans le terroir socio-politique romand une philosophie politique et esthétique largement inspirée des idées maurrassiennes et néo-conservatrices. Si sur le plan idéologique et esthétique le rayonnement des frères Cingria a nourri l'aspiration de tout un milieu romand à l'établissement d'une société faite d'ordre et de fidélité aux traditions chrétiennes et patriotiques, leur message cependant s'est heurté non seulement aux institutions politiques suisses existantes, mais surtout aux défis de la société industrielle qu'une philosophie politique conservatrice ne pouvait intégrer ou assumer. Mais au-delà de leur engagement idéologique et politique, l'œuvre littéraire et artistique des Cingria demeure, présente au cœur même de petits villages de Romandie.

Avec l'impressionnante étude que consacre Jean-Jacques Ducret à **Jean Piaget: Savant et philosophe. Les années de formation 1907-1924**, Genève, 1984, en 2 volumes, on part à la découverte du grand psychologue genevois;

l'étude apporte une contribution essentielle non seulement à la connaissance de l'élaboration de l'épistémologie génétique, mais aussi à celle du milieu scientifique dans lequel le jeune Piaget a évolué; l'auteur nous introduit à l'histoire des idées et des sciences, à l'état de disciplines particulières telles que la biologie, la psychologie et la philosophie aussi bien en France qu'en Suisse romande à l'aube de ce XX^e siècle. Cette consciencieuse enquête lui permet de tenter de mesurer le rôle qu'exerce l'environnement intellectuel et scientifique sur une pensée en formation. Or justement, cet environnement est particulièrement riche et stimulant au début de ce siècle tant des changements fondamentaux apparaissent dans les théories scientifiques et philosophiques émanant pour la plupart de savants et de philosophes français qui ont marqué le jeune Piaget. Mais du fait de la position particulière de Genève dont les milieux scientifiques et intellectuels sont de surcroît ouverts à la pensée anglo-saxonne, le jeune Piaget pourra nourrir sa réflexion et pousser sa recherche sous la double impulsion de théories françaises et anglo-saxonnes. En reconstituant minutieusement le cheminement de la formation de la pensée de Piaget, l'ouvrage de Ducret initie à l'étude des milieux proches et lointains où s'est formée la pensée du grand psychologue et à la compréhension des perspectives spécifiques de «l'école d'épistémologie dite de Genève» qu'anima jusqu'à sa mort Jean Piaget.

C'est à la connaissance d'un autre milieu que celui des théories scientifiques que nous convie Marie-Jo Glardon, avec Christine Fischer, Brunella Rapin-Truscello, Sylvie Guyet et Daniel Raaflaub, dans **Les pauvres dans la ville. A la recherche des familles sous-prolétariennes à Genève**, Lausanne, 1984, 275 p. Résultat d'une enquête conduite pendant des années dans un quartier de logements sociaux, l'ouvrage fournit une contribution particulièrement bien documentée sur une des réalités genevoises que l'on ne soupçonnerait même pas tant l'image d'une Genève riche et prospère fait oublier les zones d'ombre. Or, ces zones — sans doute sous-produit à la fois de l'urbanisation, de l'attrait exercé par Genève et des ratés du système économique — concernent une population proche du seuil de la survie et située en marge de la société industrielle et postindustrielle, même si cette population — et là réside l'originalité de l'enquête — ne se perçoit pas comme pauvre, mais plutôt comme moyenne. D'où la difficulté de cerner parmi cette population mal intégrée à la prospérité et à la sécurité générale, une «conscience de classe» au sens où l'appartenance à la même population ouvrière débouchait sur une conscience de classe ouvrière; celle-ci ne s'était-elle pas persuadée, notamment sous l'influence de la théorie marxiste, qu'elle était destinée au fur et à mesure de l'industrialisation à s'étendre à la société tout entière et à terme à prendre le pouvoir. La présente enquête sociologique montre au contraire que si la pauvreté pouvait être considérée comme un phénomène marginal, donc qui sera résorbé à terme par la croissance économique, en fait elle réapparaît sous la forme de nouvelles misères, celle justement «des laissés-pour-compte du progrès» dénoncée par l'abbé Pierre en 1954. La notion de «Quart-Monde» est née justement pour désigner ces nouveaux pauvres au cœur des pays de la prospérité. L'ouvrage se veut «fruit

d'une première récolte» de données sur les populations en marge et tente surtout de traduire plutôt qu'un discours sociologique sur la pauvreté, la manière dont les personnes observées s'expriment et interprètent leurs conditions de vie. En outre, l'étude présente l'évolution de l'habitat à Genève depuis les années 1950, des constructions et surtout du logement social et des structures familiales dans le quartier analysé. Mais l'essentiel de l'ouvrage est fait des interviews des habitants, sur leur vie, leur habitat, leur travail, leur salaire; réponses souvent originales qui témoignent à la fois des réalités quotidiennes, des aspirations et des jugements que portent sur eux-mêmes les nouveaux pauvres. Mais les auteurs laissent la question ouverte de savoir si les sous-prolétaires ont une identité collective, s'ils vont s'approprier un nom qui jusqu'à présent leur a été le plus souvent imposé (p. 256). Il semble d'après cette étude que contrairement au prolétaire qui se réclamait avec fierté de la classe ouvrière, le sous-prolétaire tend à rejeter sur un «autre» ce qualificatif qui traduit une condition dangereuse, effrayante et avant tout d'échec. Etude donc très riche d'enseignements et de données sur la vie sociale et les mentalités à Genève dans une période de croissance économique et d'incontestable enrichissement du plus grand nombre.

Si l'on veut explorer encore une autre zone d'ombre de notre société, on apprend beaucoup de choses dans le petit livre de Martine Desmonts, **Ces vieux que l'on délaisse à Genève et ailleurs**, Genève, 1984, 198 p. Il s'agit du récit d'une aide-ménagère sur ses heurs et malheurs au service de personnes âgées isolées. En plus des histoires qu'on lui raconte, l'auteur nous livre des tableaux contrastés sur la vie et le destin de quelques-unes des personnes assistées. Les souvenirs que les gens rapportent de toute une vie, ce qui les a marqués vraiment ont souvent surpris notre aide-ménagère qui nous conte avec brio toutes sortes de péripéties qu'elle a eues avec «ses petits vieux». En fait, cet ouvrage sans prétention constitue un témoignage accusateur contre notre société qui abandonne les vieux; ceux-ci connaissent des derniers jours souvent tragiques. L'auteur s'indigne devant le mépris des bien portants et des nantis, devant le mur de silence élevé autour des personnes âgées. Cette chronique pathétique suscitera-t-elle des enquêtes historiques et sociologiques sur le sort de cette population proportionnellement grandissante des vieux et surtout des très vieux, ceux que l'on désigne déjà de 4^e âge?

Avec le témoignage de Jean-François Pierrier, **Chronique des années brunes à la frontière genevoise**, Genève, 1984, 84 p., on rencontre quelques-unes de ces personnes qui dans la période tragique de la dernière guerre ont accompli, dans le plus grand secret, à Genève et en France voisine, des actes héroïques. L'auteur fit partie de ces soldats de l'ombre qui ont accompli avec conscience et discrétion des actions hors du commun dans des circonstances pouvant mettre en jeu à tout moment leur existence. Il raconte les gestes d'hommes et de femmes, de prêtres et de soldats qui ont contribué de 1941 à 1944, de part et d'autre de la frontière franco-genevoise, à sauver des vies innocentes, à la libération de la France et à la victoire des Alliés. Tout le récit tourne autour des «passages» effectués à travers le Foron par des hommes et des femmes fuyant l'occupation allemande ou agissant dans les services de

renseignements de la résistance ou des puissances alliées. Les souvenirs de Pierrier précisent certains points sur Genève, centre nerveux de la guerre clandestine et sur les démêlés entre certains mouvements de la résistance française. Les victimes de la dénonciation et de la répression sont décrites avec une modestie qui fait ressortir d'autant la pureté de l'acte héroïque tel que le sacrifice du R. P. Favre, totalement dévoué à la résistance, à l'aide aux victimes du régime de Vichy ou de l'occupant, et à ses camarades de détention. En tout cas, ce récit illustre une page exceptionnelle de la solidarité et de l'amitié franco-suisse.

Si l'on veut connaître l'un de ces hommes qui font Genève et un peu la Suisse actuelle, il faut lire Michel Baettig, **Jean-Claude Nicole. L'éditeur aux mille défis**, Lausanne, 1984, 130 p. La biographie et l'autobiographie étant des genres très peu pratiqués dans notre pays, souvent sous le prétexte fallacieux que tout le monde se connaît, on ne peut que féliciter l'auteur de nous aider à découvrir et à situer un de ces personnages tellement en vue que l'on en oublie parfois qu'ils sont des hommes comme tout le monde, soumis aux épreuves de la vie quotidienne et familiale, mais qui peut-être tentent plus que d'autres de relever certains défis ou de modeler la société en fonction de certaines aspirations et ambitions. L'ouvrage de Baettig initie aussi bien à l'homme que l'on découvre spartiate dans sa vie quotidienne qu'à l'empire de presse et des divers moyens de communication qu'il dirige et qu'il a en grande partie créé lui-même. Il s'agit en quelque sorte de la radioscopie du *manager* d'un groupe de presse qui est convaincu que seul le succès économique permet de garantir la liberté d'expression du journaliste face aux groupes de pression qui tentent au contraire d'utiliser la presse et les moyens d'information en fonction de leurs intérêts particuliers autres que la vocation propre d'informer. Par ailleurs, à quiconque s'intéresse à l'histoire de la presse et des nouveaux media (Radio Mont-Blanc, Tel-Sat, etc.), cet ouvrage fournit un utile instrument de références par les organigrammes sur l'empire J. C. N. ainsi que par les annexes regroupant des données sur la presse en Suisse et à Genève.

Signalons encore la plaquette du *Centre d'art contemporain. Genève 1979-1984*, 215 p., éditée à l'occasion du dixième anniversaire de sa création. «Fondé à Genève en 1974, le centre est avant tout un état d'esprit, un espace mental à la disposition de l'artiste et du visiteur», écrit sa directrice, Adeline von Fürstenberg. Des premières expositions au sous-sol de la salle Patiño, à celles mises sur pied dans le nouvel espace qui lui a été réservé en 1983 dans l'ancien Palais des expositions, la plaquette rend judicieusement compte, au fil de ses mises en perspectives, de la richesse et des contradictions des expressions artistiques du XX^e siècle, telles qu'elles apparaissent à travers les expositions, les concerts, les conférences et les débats que le Centre d'art contemporain a organisés. Une bibliographie sélective de textes parus dès 1979 sur ou par des artistes ayant été les hôtes du centre complète cette publication.

Enfin, le lecteur et le chercheur liront avec intérêt la présentation des **Catalogues de la Bibliothèque publique et universitaire** par Jean-Charles

Giroud, Michel Petroff et Jean-Daniel Candaux, *Musées de Genève*, n° 249, octobre 1984, p. 6-11; n° 250, novembre-décembre 1984, p. 9-14; n° 251, janvier 1985, p. 2-7. Après un aperçu historique de l'établissement des catalogues, du plus ancien, daté de 1572, à la mise sur fiches de toutes les acquisitions au début du XX^e siècle, les auteurs analysent les avantages et l'évolution de ce système de catalogage sur fiches jusqu'aux années 1970; un nouveau système est alors mis en projet, suscité par l'informatique; on nous dit que la mise sur ordinateur de l'ancien catalogue, effectuée simultanément à l'enregistrement informatisé des nouvelles acquisitions, prendra plusieurs années de travail. Cependant, il faut le relever, l'automatisation de la Bibliothèque publique et universitaire ne conduit pas à établir un nouveau catalogue qui lui serait spécifique, mais à l'insérer dans un système informatique appelé Sibil qui aura l'avantage d'être commun à plusieurs bibliothèques publiques et universitaires de Suisse romande. Gageons que ce nouvel instrument qui révélera sans doute plus aisément la richesse des divers fonds de la Bibliothèque publique et universitaire stimulera la recherche historique et le goût de lire!

Antoine FLEURY